

Tragédie vs catastrophe

Entretien avec Annette Becker, historienne de la Grande Guerre et des violences extrêmes du XX^e siècle¹.

Parlons d'abord de vos années de formation. Comment Annette Becker se retrouve-t-elle historienne de la Grande Guerre, avec cette orientation bien spécifique qui la différencie de ses autres collègues ?

Annette Becker : En fait, je suis une historienne de la Grande Guerre par défaut. J'ai commencé par une thèse d'histoire sur les réveils religieux américains au XVIII^e siècle. La religion, la foi. Ce qui m'a toujours intéressée, ce ne sont pas les institutions ecclésiastiques qu'elles soient protestantes ou catholiques, c'est vraiment à quoi l'on croit quand on croit, comment l'on croit quand on croit et, parmi ces croyances, le hasard a fait que j'ai, pour ainsi dire, « rencontré » les monuments aux morts à partir de la commande d'un éditeur d'archéologie. J'habitais New York, à ce moment-là, et j'ai reçu un appel téléphonique : « voilà on voudrait que tu écrives un livre sur les monuments aux morts. » J'étais un peu étonnée, mais pas totalement parce que j'avais tou-



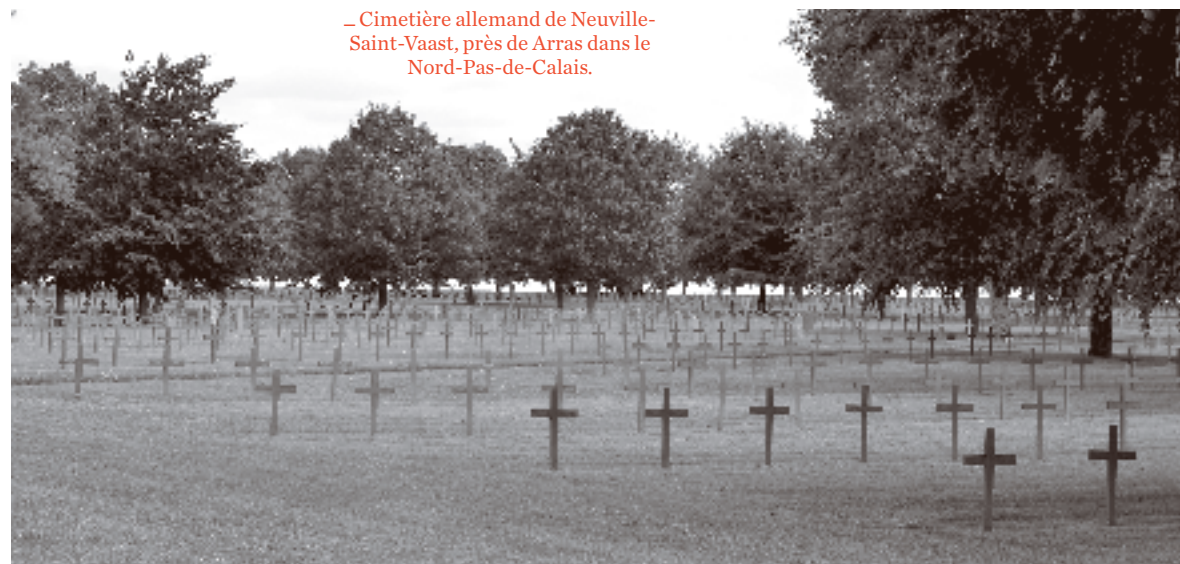
© Ph. M.

jours eu une passion pour les monuments aux morts et, jusque-là, personne ne s'y était vraiment intéressé. Certes, Antoine Prost dans sa thèse sur les anciens combattants en parlait un peu. Il avait effectivement remarqué un rapport entre l'ancien combattant et le monument aux morts, mais il voyait plutôt cela en historien du social. Il essayait d'y trouver tout, sauf la mort, si je peux m'exprimer ainsi ; c'est-à-dire l'hommage à la République, le pacifisme ou non, mais il ne voyait pas la façon dont

la mort s'était fichée partout. C'est ce que j'ai essayé de mettre en évidence dans ce livre qui a bouleversé ma carrière universitaire, ma vie de chercheuse et ma pensée. Non que je n'aie jamais travaillé sur la violence auparavant, parce que la violence religieuse était extrêmement forte, c'était d'ailleurs le cas de mes pasteurs presbytériens se battant de façon terrible au XVIII^e siècle. Mais là, avec les monuments aux morts, j'ai découvert la violence de la guerre qui était bien autre chose évidemment. Le deuxième hasard fut ma rencontre avec Jay Winter après qu'il a lu mon livre. C'est alors qu'il m'a proposé de rejoindre l'équipe de ce nouveau musée qui était en train d'être mis sur pied : l'Historial de Péronne.

Pourtant, dans cette équipe, il y avait déjà quelqu'un qui s'appelait Jean-Jacques Becker, mon père, et il n'était pas question de travailler avec lui alors que j'avais été jusqu'aux États-Unis « pour le fuir ». Et je le retrouve travaillant avec ceux qui allaient devenir mes pères spirituels, Jay Winter et Gerd Krumeich, l'Américain et l'Allemand. Cela m'a aussi permis de rencontrer Stéphane Audoin-Rouzeau. Ainsi, j'ai eu deux chances incroyables. Ce travail sur les monuments aux morts m'a sortie de mon XVIII^e siècle, où j'étais plus ou moins heureuse. Puis l'Historial, après quoi je me suis complètement réorientée, mon habilitation a ainsi porté sur les violences de guerre, principalement sur la foi en temps de guerre ; elle n'a d'ailleurs jamais été publiée intégralement, des morceaux ici ou là. Mon premier véritable livre sur la guerre s'appelait *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire*². Puis,

(1) Professeur à Paris Ouest Nanterre La Défense, HAR EA 4414, IUF. Auteur de *Biographie de guerre d'Apollinaire* (Paris, Tallandier 2009, réédition textuel 2014), *Les Cicatrices rouges, 1914-1918, France et Belgique occupées* (Paris, Fayard, 2010), *Voir la Grande Guerre, un autre récit, 1914-2014* (Paris, Armand-Colin, 2014).



– Cimetière allemand de Neuville-Saint-Vaast, près de Arras dans le Nord-Pas-de-Calais.

© Georges Borchloos



– Fosses communes de la forêt de Rzuchów où ont été brûlés les Juifs gazés à Chełmno (Pologne) entre décembre 1941 à septembre 1942, puis en juin et juillet 1944.

© Georges Borchloos

finalment, la foi est un peu passée au second plan, c'est la mort et la mémoire qui ont pris toute la place. Les deux autres intellectuels qui ont eu une grande influence sur moi ont été Étienne Fouilloux et Maurice Agulhon, décédé en mai dernier.

Ce travail au sein d'une équipe d'historiens d'une telle envergure a donc été décisif...

Annette Becker : Ce que m'a apporté ce cercle Première Guerre mondiale, c'est une grande ouverture internationale. On ne peut pas comprendre un événement mondial en le regardant par la loupe de cinquante kilomètres entre Soissons, Laon et le Chemin des Dames. D'où mes difficultés avec certains de mes collègues en France. Si l'on est tellement en désaccord sur la façon de « faire l'histoire de la Première Guerre mondiale », ce n'est pas tellement par ce qu'ils disent contre notre façon de la faire, c'est

parce qu'ils sont franco-français, ils ne comprennent la France que par le prisme de la politique française, celle de l'époque, et surtout celle d'aujourd'hui. Cette guerre était une guerre multipolaire, même si elle se déroulait massivement, d'une part, sur le territoire français et belge et, d'autre part, sur le territoire germano-russe et austro-russe, les Balkans, l'Empire ottoman ; elle avait des spécificités tenant à tous les aspects des belligérants. Ne chercher à la comprendre que d'un seul côté revient à ne rien comprendre. La représentation de cette bataille continue majoritairement à être faite du côté français, comme si on ne parvenait pas à se mettre des deux côtés, voire des trois, des quatre, des cinq. Il faut aussi comprendre pourquoi les Australiens ont traversé le globe pour venir se battre ici alors que l'on ne les y a pas forcés ; il n'y avait pas un gendarme derrière chaque Australien !

Franchement, la querelle du consentement et de la contrainte est complètement dépassée, ridicule. Elle prend son origine dans une façon très française de voir les choses. L'expérience dans laquelle nous nous sommes embarqués il y a une vingtaine d'années quand on a commencé à travailler tous ensemble, ce dont, d'une certaine manière, *Retrouver la guerre*³ était la synthèse, c'était cela : essayer de voir comment en étant sur le front occidental et en connaissant mieux l'historiographie française, allemande et britannique, on pouvait se mettre au cœur d'un phénomène mondial, au cœur d'un phénomène que les Anglophones appellent *global*, que mondial ne

(2) Annette Becker, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire, 1914-1930*, Paris, Armand Colin, « U, histoire contemporaine », 1994.

(3) Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18, Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires » [2000], Folio, 2003.

traduit qu'imparfaitement. Il faut arriver à parler de globalité, tout en faisant apparaître les différences nationales, sociales, de genre bien sûr, etc.

En suivant le tracé de l'ensemble de vos publications, on s'aperçoit qu'arrive un moment où vous orientez vers les populations civiles.

Annette Becker : Je me suis effectivement intéressée à ceux qui étaient des marginaux : les prisonniers, les occupés, les civils en général et, parmi eux, les femmes bien sûr. D'une certaine façon, on savait « trop » de choses sur les combattants. Alors, je me suis intéressée à ceux qui combattaient d'une autre façon, me concentrant ainsi sur le sort des civils, ces « oubliés de la Grande Guerre », pour reprendre le titre d'un de mes ouvrages⁴. Ils étaient effectivement oubliés. Cela m'a amenée à travailler sur les massacres de civils. Et après des détours, je suis arrivée aux

Arméniens, à la spécificité, disons, du rejet de l'autre, du racisme en Grande Guerre et à la façon dont on s'y débarrasse de l'autre. Les Arméniens m'ont fait aller vers Raphael Lemkin et, de là, à la Shoah.

L'idée que si la Première Guerre mondiale est un front militaire, sans tous les autres fronts cela ne fonctionnerait pas. Il ne s'agit pas seulement du front domestique, mais aussi de toutes sortes d'autres fronts qui sont comme des laboratoires en passe de devenir, après cette guerre, les fronts centraux pour le reste du siècle : les fronts d'occupation, les fronts de prisonniers, les fronts d'hôpitaux, les fronts de massacre, les fronts de déportations volontaires pour le travail et enfin le front d'extermination de civils appelé, à partir de 1943, *génocide*. La Grande Guerre recèle cet ensemble de situations, le tout est de savoir comment elle le recèle et comment on peut faire sens avec tout ça.

Nous allons entrer dans une période hautement commémorative. Est-on suffisamment conscient des enjeux de celle-ci ?

Annette Becker : Ce qui me paraît intéressant dans le Centenaire, c'est qu'après avoir mis les « poilus » au premier plan, on s'est aperçu qu'on ne pouvait pas séparer complètement les soldats de la société comme s'ils étaient en apnée en dessous de leur pays, dans leurs tranchées. On s'est rendu compte que si l'on ne travaillait pas sur les sociétés civiles, celles des fronts domestiques, de l'arrière, si l'on ne travaillait pas sur tous ceux qui avaient eu des vies totalement différentes pendant la Première Guerre mondiale, on ne pouvait pas comprendre le XX^e siècle.

(4) Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre ; Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre* [Noësis, 1998], édition de poche, Pluriel/Hachette, 2003.

Il y a eu là des avancées auxquelles les Belges ont évidemment beaucoup participé. Les territoires occupés, la déportation pour le travail forcé, l'emploi massif de camps de concentration dans l'acception Première Guerre mondiale, c'est-à-dire des camps d'internement bien différents de ce qu'ils allaient devenir. Néanmoins, prendre en otage des Belges, des Français, des Russes et les transporter comme ça, parfois extrêmement loin de chez eux, les faire attendre dans des camps derrière du barbelé et des miradors, ce n'est pas la Grande Guerre que l'on a été habitué à imaginer. Ici, je vois tellement de points communs avec la Seconde Guerre mondiale que je peux en oublier en partie les soldats, les canons, les gaz.

Les civils, ça veut dire tout le monde. Dans le monde entier, je pense à ces Australiens d'origine allemande qui se retrouvent enfermés pendant quatre ans. On les a dénaturés dès la Première Guerre mondiale parce qu'ils auraient pu prendre les armes contre leur nouvelle patrie. Je suis certaine qu'à l'occasion du Centenaire, nombreux sont ceux qui vont se rendre compte de l'ampleur de ce phénomène. Cette prise de conscience est un point positif, productif de sens, alors qu'au début j'avais craint que ce soit un peu comme le Centenaire de la Révolution française. Une espèce d'avancée générale vers des banalités et un recul épistémologique sur les nouveautés historiographiques. Maintenant, je suis un peu plus confiante à ce sujet.

On a effectivement tendance à déprécier les commémorations,



© Philippe Prost, architecte, antefactorylab

cela signifierait selon vous qu'elles peuvent aussi receler une ouverture d'un point de vue épistémologique, être productives de savoir et non seulement de doxa ?

Annette Becker : Je crois que l'on a ainsi réalisé une chose bien. On a formé des conseils scientifiques pour s'occuper du Centenaire parallèlement aux grandes manifestations politiques. Il est évident que ce sont les grandes manifestations politiques qui sont connues du grand public et qui vont l'emporter. Je pense, par exemple, à ce que va faire François Hollande pour le 11 novembre : une belle démonstration de l'incompréhension du conflit. Il va inaugurer dans le Pas-de-Calais, le long du cimetière de Lorette, un immense anneau sur lequel seront inscrits les noms de tous les morts de la Première Guerre mondiale dans la région du Nord-Pas-de-Calais. Ils sont en train de le construire, c'est un boulot absolument mons-

– Vue d'artiste du futur mémorial de Lorette, sur lequel seront gravés les noms de 600 000 soldats de toutes les nationalités morts en Flandre française et en Artois entre 1914 et 1918.

trueux. Une entreprise régionale pour parler d'une Guerre mondiale. Ils mettent les morts tous ensemble par ordre alphabétique. Ce pour quoi ils se sont battus, le fait qu'ils savaient très bien qu'ils étaient Allemands, Autrichiens, Australiens ou Gallois : tout cela va disparaître dans cette espèce d'anneau où l'on est tous frères dans la mort de masse de cette horrible aventure qui a marqué le début du XX^e siècle. C'est la « grande aventure du 11 novembre 2014 » qui a été vendue à François Hollande par les responsables socialistes de la région Nord-Pas-de-Calais, en particulier par Daniel Percheron, président de la région, ayant trouvé des historiens qui se sont convaincus de la justesse de cette mission et ne comprennent pas que

cela repose sur la vision la plus irénique qui soit : « ils sont tous morts ensemble de la même mort, donc ils avaient la même cause, c'est un gâchis épouvantable. »

Ne faut-il pas voir là une sorte d'assimilation de ces morts-là aux victimes des génocides et, de là, une influence des mémoriaux de la Shoah ?

Annette Becker : Absolument, c'est exactement ça qui se passe. Beaucoup d'intellectuels ont remarqué et souligné cela, la seule mort dont on puisse parler, c'est la mort dans la Shoah. Le modèle s'est imposé.

Je dirai que le modèle s'est trouvé, pour des raisons complexes que l'on ne va pas objectiver à l'occasion de cette rencontre, à s'imposer ou à être imposé, par une conjonction de discours et de positionnements, d'une façon très spécifique en France.

Annette Becker : Cela nie complètement la spécificité de la Première Guerre mondiale. Justement à ce niveau-là, c'est un point qui, grâce à l'Unesco et au classement des tombes, m'a fait beaucoup réfléchir et a renforcé mes convictions. En effet, j'ai récemment discuté avec Jay Winter parce qu'il a employé le mot *catastrophe* pour la Première Guerre mondiale sur lequel je n'étais pas d'accord. Il faut, selon moi, employer le mot *tragedy*. Il me rétorque alors que c'est la même chose : *tragedy*, *catastrophe*. Or, pas du tout, dans une tragédie on est égaux les uns par rapport aux autres. C'était le cas de ces soldats, ils étaient égaux dans leur façon d'être, égaux et différents. Tandis que dans une catastrophe, comme



© P.H.M.

avec la Shoah, il n'y a aucune égalité entre ceux qui tuent et ceux qui sont tués.

Nous, à l'inverse, on se bat pour qu'on ne parle pas de la Shoah comme d'une tragédie.

Annette Becker : Absolument, la Shoah n'est pas une tragédie, c'est une catastrophe. Il y a quelque chose de noble dans la tragédie. Jay Winter pouvait employer le terme de catastrophe à cause de l'horreur de la mort de masse, mais la mort de masse n'est pas le massacre de masse. Là où il y a un massacre de masse durant la Grande Guerre, c'est lors de la catastrophe arménienne, ou bien de la déportation à l'intérieur des Juifs (et des Russes d'origine allemande) sur le front russe. Hormis ces deux moments, la différence est là, et celle-ci devrait absolument se voir au niveau de la commémoration, pour une raison très simple : qu'est-

“
Durant le génocide, avec le massacre de masse : pas de tombes. On fait tout pour effacer les traces. La catastrophe, elle est là aussi. L'on efface tout signe tangible de la mort.

”

ce qu'on a fait lors de la Première Guerre mondiale ? On a essayé partout, sur tous les fronts, dans des conditions extrêmement difficiles, d'enterrer les morts. Y compris les corps des ennemis, pendant la guerre, y compris les prisonniers morts. Le respect de la tombe de guerre. C'est ce que l'on voit avec les monuments aux morts, dans les communes, mais aussi dans les anciens lieux de travail, les écoles, la bibliothèque nationale, le musée du Louvre, les gares, etc. La tombe de guerre transportée partout, dans les paroisses avec les monuments des églises, des synagogues, des temples, etc. On réhumanise les morts. Alors que durant le génocide, avec le massacre de masse : pas de tombes. On fait tout pour effacer les traces. La catastrophe, elle est là aussi. L'on efface tout signe tangible de la mort. Pour les soldats de la Première Guerre mondiale, s'inscrivant en cela à

la suite d'un phénomène qui a vraiment pris forme à partir de la Guerre de Sécession, le respect du combattant se prolonge au niveau de la dignité de la tombe que l'on retrouve de tous les côtés des belligérants. Dans une catastrophe, il n'y a pas de raison, on peut trouver toutes les raisons du monde, mais elles sont toutes mauvaises, toutes fausses, alors on ne respecte pas les morts, on ne leur donne pas de sépulture. L'on essaie de détruire toute trace de la façon de donner la mort, mais aussi toute trace de la mort elle-même.

Justement, ces historiens, s'évertuant à dénoncer la thèse du consentement, soutenant que tous les soldats ont été poussés à se faire massacrer, malgré eux, se trouvent à cautionner ces discours politiques iréniques. Paradoxalement, pour donner une dignité aux victimes, ils convoquent le modèle d'un massacre qui ôte toute dignité aux victimes et se retrouvent en flagrante contradiction avec eux-mêmes. Dupes, finalement, de l'extension généralisée du modèle universalisé du massacre de masse, du modèle génocidaire.

Annette Becker : Absolument. Ils utilisent un modèle qui, dans les faits, a refusé toute dignité. Alors que durant la Grande Guerre, c'était l'inverse. Si, aujourd'hui, au moment du Centenaire, les gens vont dans les cimetières militaires et en admirent la beauté, en particulier, celle des cimetières militaires allemands extrêmement bien pensés pour se présenter comme des jardins de héros, vision très romantique d'ailleurs, cela signifie que, pour atroce et industrielle qu'ait été cette guerre, il y restait quelque chose d'un respect

“
Cette guerre est aussi d'une bizarrerie incroyable, on peut être trois semaines à un endroit sans qu'il ne se passe rien. On s'ennuie. Cet aspect est encore peu connu, mal perçu.

de l'être humain, ce que l'on n'a pas dans les génocides. Et ça, c'est vraiment un point qui nous sépare de ceux qui font une espèce de pacifisme amalgameur.

Il n'empêche évidemment que cette guerre a été atroce et il ne faut pas faire croire que, pour nous, parler du consentement dénie la souffrance, l'horreur sans nom de ce qui a été commis, ce serait nous prendre pour des imbéciles. La non-réflexion historique sur ce problème, c'est de faire de début août 1914 au 11 novembre 1918 une immense mêlée où l'on n'arrête pas de se battre, de recevoir des obus. Cette guerre est aussi d'une bizarrerie incroyable, on peut être trois semaines à un endroit sans qu'il ne se passe rien. On s'ennuie. Cet aspect est encore peu connu, mal perçu.

Il y a cette déviation politique et ce leurre du côté de certains historiens, pour ainsi dire, dupes de leur bon sentiment et de leur crédulité à la *doxa* actuelle sur les massacres de masse. Mais il y a quand même, avec ces conseils scientifiques un élan productif de savoir, une véritable avancée scientifique, n'est-ce pas ?

Annette Becker : Effectivement, beaucoup d'historiens à travers le monde ont préparé des livres, collectifs ou individuels, beaucoup de travaux voient le jour. On ne parvient plus à tout lire, il y en a trop. Il existe une très sérieuse préparation en amont. D'importantes synthèses paraissent. De même que de nombreux colloques. Le problème est que je ne sais pas comment tout cela va se coordonner parce qu'on ne peut pas tout suivre. Il est intéressant de voir que les chercheurs des pays anglosaxons sont en général très portés sur les colonies, sur les peuples coloniaux, y compris les colonies françaises. Alors que les Français restent encore assez en retard là-dessus. De plus, un peu partout à l'occasion des commémorations à travers le monde, on en profite pour réfléchir sur le siècle. C'est très bien. Au-delà des fanatiques de la tranchée et des baïonnettes, on essaie de réfléchir aux conditions de combat, aux occupations, aux massacres de civils, etc. En revanche, les commémorations officielles ont toutes tendance à vraiment se focaliser sur 1914-1918. Je me demande bien ce que cela va donner parce qu'il va y avoir une espèce de ras-le-bol. Et il y en a encore pour quatre ans. C'est vraiment trop. ■

Propos recueillis par Luba Jurgenson et Philippe Mesnard le 5 juin 2014